

ANALYSES D'OUVRAGES

Baruk (Henri). — « Humanisme psychiatrique et histoire de la neuro-psychiatrie ». Paris, Colbo, 1983, 13 × 21, 280 p.

Une fois de plus, le Pr Henri Baruk, de l'Académie de Médecine, nous présente avec toute sa foi un livre profondément émouvant, qui exprime la ferveur spirituelle et humaniste caractérisant son œuvre entière et son action d'homme de science. Comme le dit son introduction, « l'humanisme psychiatrique prend sa source dans une attitude de dévouement à l'égard des êtres humains fléchissants et humiliés... », et non dans une « culture des maladies mentales ». L'origine de cet humanisme se trouve dans les textes bibliques, ceux-là mêmes qui ont inspiré le « Magnificat » aussi bien que les statuts des Ordres hospitaliers. C'est l'antithèse de certaines théories actuelles, que le Pr Grassé dénonce comme « une idolâtrie biologique » tentant de réduire l'homme à « l'animal » et aux instincts. Il faut toujours, en respectant les impératifs scientifiques, donner la place essentielle au « traitement moral », à l'exemple de Pinel. Car ce fut bien lui qui en fut le précurseur, malgré les assertions de ses détracteurs, que Baruk attaque avec vigueur et précision. Alors, dans une série de survols passionnants, l'œuvre des grands psychiatres français du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle est esquissée, d'Esquirol à Pierre Janet et Babinski, de Séglas à Clérambault. On a donné trop d'importance à Freud, qui a eu le tort de remplacer l'idée de la « conscience morale » par celle d'un « surmoi social » ramenant tout à « l'autorité ou à la dictature sociale sans rapport avec le juste ou l'injuste, le bien et le mal ». Ce livre nous apporte des pages importantes sur l'œuvre de Moreau de Tours, et d'émouvants souvenirs sur Thierry de Martel, Clovis Vincent et aussi sur l'histoire de la Maison de Charenton, depuis les Frères de Saint-Jean-de-Dieu jusqu'à notre temps.

Nous devons profondément remercier le Pr Baruk de sa réaction juste contre ceux qui oublient ce qu'il appelle « la tradition glorieuse de la psychiatrie française ». Ce livre nécessaire vient à son heure.

M. Valentin.

Ruffié (Jacques) et Sournia (Jean-Charles). — « Les épidémies dans l'histoire de l'homme ». Paris, Flammarion (Nouvelle Bibliothèque scientifique), 1984, 13 × 21, 280 p.

Il fallait le grand talent de Jacques Ruffié et de Jean-Charles Sournia pour unir, dans un volume parfaitement homogène, les données ethnologiques et biogénétiques au déroulement des faits sociaux et politiques, dans une histoire des épidémies centrée sur l'homme.

Une synthèse des connaissances sur l'évolution génétique place le lecteur d'emblée dans le domaine mouvant de la résistance humaine aux facteurs d'agression, aux germes qui eux-mêmes se modifient au contact de l'environnement où chaque espèce occupe une « niche écologique », tout au moins dans une époque donnée.

Le polymorphisme génétique prouvé par les découvertes immunologiques récentes brise la classification typologique raciale adoptée par le schéma darwinien. Toute espèce n'est qu'un « état d'équilibre entre des aptitudes physiologiques et des contraintes d'environnement », comme l'a écrit Albert Vandel. Cette donnée est valable pour l'homme aussi bien que pour les parasites ou les microorganismes qui l'assaillent. La répartition géographique des maladies, liée à des contraintes génétiques complexes, évolue en outre suivant des mécanismes d'adaptation qu'on ne peut toujours expliquer, malgré de remarquables travaux récents,

par exemple sur le paludisme, sur le système H.L.A., sur l'évaluation et la datation des migrations. Chez l'homme se surajoute encore une adaptation culturelle, volontaire et consciente, puissamment inventive, création de l'ensemble de la population : « contrairement aux autres espèces, l'homme ne subit pas l'évolution, il la fait ».

C'est dans cette optique qu'est tracée l'histoire des grandes épidémies ou de certaines endémies, de la peste à la lèpre, de la syphilis à la tuberculose, avec les génocides pathologiques apportés par les conquérants dans les pays vierges, et les transformations de maladies sans gravité en redoutables fléaux épidémiques ou endémiques. Les « airs », les « eaux », les « lieux » interviennent aussi, comme le disait déjà Hippocrate, par exemple pour le paludisme. Et les résistances des souches se développent dangereusement.

Mais la connaissance du patrimoine génétique amènera peut-être les hommes vers une médecine prédictive qui diminuera leurs souffrances. Puissent les auteurs de ce beau livre avcir raison.

M. Valentin.

Gourevitch (Danielle). — « Le mal d'être femme, la femme et la médecine à Rome ». Paris, Realia-Les Belles Lettres, 1984, 13 × 21, 276 p. Préface du Pr M.D. Grmek.

Docteur ès lettres, Danielle Gourevitch a consacré déjà d'importants travaux au problème des malades dans l'antiquité gréco-latine. L'ouvrage qu'elle publie aujourd'hui, avec une préface du Pr Grmek, nous donne une longue fresque sur la situation générale de la femme dans le monde romain, et sur la perception de la maladie qu'elle pouvait concevoir. L'émancipation de la femme à Rome, tel est le titre du premier chapitre, ouvrant la discussion à bien des controverses car, en réalité, la femme romaine, peut-être plus libre que dans d'autres civilisations antiques, où règne encore le gynécée, vit dans un monde où l'homme est roi, et semble peu se soucier de la vie affective de la femme. Le mal de la femme, nous le verrons développé dans tout le cours de sa vie, avec l'adolescence à peine esquissée avant le mariage précoce, à peine pubère, puis les maternités et leur cortège de drames, enfin trop souvent l'abandon dans la solitude d'une vie vite usée. Et toutes ces étapes nous sont révélées à travers une profusion de textes d'écrivains et de médecins, retraçant avec insouciance et indifférence, car ces Romains sont froids à nos yeux, les difficultés et les atteintes d'une santé dont les variations, comprises dans un contexte social plus que dans une vue individuelle, n'entraînent guère à la plainte. Parmi ces textes, pourtant, les écrits de Soranos d'Ephèse raisonnent avec une sonorité particulière, car il paraît bien le premier gynécologue conscient des souffrances de la femme.

Ce livre important, représentant un travail considérable, est bien d'un intérêt capital et d'une facture très remarquable dont il faut féliciter l'auteur. Mais il nous laisse sur notre faim, comme l'était la réalité, sur le plan de l'émotion, sauf peut-être lorsqu'on regarde les quelques illustrations qu'il contient, et qui sont pleines d'une vie cachée.

M. Valentin.

Arnulf (Georges). — « Un chirurgien dans la tourmente ». Paris, Lavauzelle, 1981, 16 × 24, 180 p. Collection : « L'histoire-Le moment ».

Un témoignage émouvant sur une carrière de chirurgien mêlé à toutes les étapes de la guerre de 1939-1945, tel est bien le livre du Pr Georges Arnulf, précédé d'un avant propos d'André Soubiran et d'une préface du Médecin-Général-Inspecteur Ronflet. C'est d'abord la « drôle de guerre » avec un Groupe mobile chirurgical venant de Lyon et se fixant à Péronne, dans un calme illusoire. Le 10 mai 1940 trouve le groupe à Maubeuge et, très vite, la retraite qui par Péronne, Evreux,

Argentan, Le Mans amènera, avec des aléas sans nom et sans cesser une activité chirurgicale importante au milieu des péripéties indicibles parfois, ce petit groupe de médecins et d'infirmiers jusqu'à Poitiers. Le 17 juillet, le médecin-lieutenant Arnulf peut regagner Lyon avec son équipe. Dans la suite tragique d'événements qui a marqué cette retraite, l'épopée du sous-lieutenant radiologue Louis Bardonet montre que le comportement des hommes de 1940 alla parfois jusqu'à l'héroïsme. Mais ce sont maintenant les années noires de l'Occupation, puis les premiers sursauts de résistance, enfin les combats de la Libération autour de Bourgoin qui mobilisent notre chirurgien. Et bientôt la marche vers la victoire dans les rangs de la 1^{re} Armée française débarquée le 15 août 1944 et délivrant la vallée du Rhône, absorbera à son tour le médecin-lieutenant Arnulf, nommé chef des Services chirurgicaux de l'H.O.E. 412. De Belfort à Sigmaringen et à Ludwigshafen, tel est le chemin ultime parcouru par le futur fondateur de la Société européenne de chirurgie cardio-vasculaire.

Ceux qui n'ont pas connu de telles étapes, ou ceux à qui leur âge leur a épargné de vivre ces événements à la fois dramatiques et pleins d'enseignements, doivent lire ce livre vrai, où l'on retrouve bien des personnages de l'histoire médicale contemporaine, évoqués avec un talent et une émotion contenue dont nous félicitons très vivement l'auteur.

M. Valentin.

Lemoine (Yves) et Lenoël (Pierre). — « Les avenues de la République. Souvenirs de F.V. Raspail sur sa vie et sur son siècle », Paris, Hachette, 1984, 379 p.

François-Vincent Raspail (1794-1878) est une des figures les plus originales du siècle dernier. Cet homme hors du commun partagea sa vie entre la politique et la science, la première l'emportant malheureusement sur la seconde et à son détriment. Il n'en demeure pas moins un des précurseurs de la théorie cellulaire et le fondateur incontesté de l'histochimie et de la cytochimie.

Raspail a également réalisé d'importants travaux en parasitologie et a contribué à la redécouverte de l'acarien de la gale (*Sarcoptes scabiei*) en 1835.

Son apport à la médecine est plus discutable car, après tant d'autres, il avait édifié un système souvent assez fantaisiste. Il a néanmoins devancé les travaux de Pasteur et de Lister en préconisant le camphre comme antiseptique. On trouve dans le présent ouvrage l'autobiographie partielle que R. avait dictée à son fils Benjamin et que les auteurs ont complétée à l'aide de ses notes, publications et divers documents d'époque soigneusement répertoriés à la fin du livre (p. 356-369). Il s'agit donc de mémoires partiellement apocryphes « et cependant amarrés aux sources les plus incontestables », comme il est précisé sur la jaquette.

Les historiens de la médecine et des sciences de la vie seront particulièrement intéressés par l'évocation des recherches micrographiques de R. et de ses relations personnelles avec divers grands médecins et naturalistes du XIX^e siècle : Magendie, Orfila, G. Breschet, G. Cuvier, E. Geoffroy Saint-Hilaire, etc.

Egalement par le chapitre (p. 291-313) consacré aux idées médicales de R. et à ses démêlés avec le corps médical sous Louis-Philippe.

Il convient de féliciter vivement les auteurs de cet excellent ouvrage qui, sous une forme romancée, s'appuie sur une très solide et irréfutable documentation.

Le lecteur attentif relèvera deux erreurs typographiques (p. 303 : Horteloup au lieu de Heurteloup ; p. 378 : Herard au lieu de Huard) et regrettera un peu l'absence d'un index des noms cités, lacune malheureusement habituelle dans la plupart des livres français.

Jean Théodoridès.